



AUXI'

Anne-Sophie Devriese

« La Vérité est affaire d'imagination. »
Ursula K. Le Guin, *La Main gauche de la nuit*.

PREMIÈRE ARRIVÉE.

Même pas branchée, déjà le bide en vrac.

« La première séance fait *toujours* vomir. » Combien de fois Mom me l'a-t-elle répété, en seize ans ? Des centaines, des milliers ? Assez pour que ça perde son sens, sauf qu'entre le rabâchage et les sachets qui me guettent, là, de part et d'autre du siège...

Vertige.

Je devrais le savoir, pourtant : Mom ne ment jamais. Faut bien lui reconnaître ça.

Le skaï abîmé du fauteuil gratte et me poisse les cuisses. Je fixe les murs pour me distraire. Le béton pleure, suinte.

Déprime.

Dès que je repose les yeux sur mes genoux, des doigts de froid s'immiscent entre le bonnet et l'écharpe, me palpent le cou. Je n'aurais pas dû vendre mes cheveux.

Ne pas les imaginer sur la tête d'un de ces vieux débris, surtout. Je redresse le menton. En même temps, il fallait bien commencer par quelque chose et c'était l'option la moins radicale. Mais putain, qu'ils se grouillent de repousser !

Les cicatrices des ports tout neufs me démangent aux poignets, sur la nuque et le sein gauche.

Surtout ne pas gratter ! Le pire, c'est le hub entre les omoplates : celui qui connecte aux poumons ou aux reins, entre autres. En théorie, y a pas besoin de plus mais les Occis se paient aussi nos estomacs, nos foies, nos moelles épinières, nos utérus... Cet hiver, il y a une grosse demande en pancréas. Les ravages de l'alcool, j'imagine.

Je ravale ma grimace de justesse.

Les autres auxiliaires commencent à arriver et se distribuent les places au hasard : une trentenaire enceinte de huit bons mois, une grosse femme – mitaines rouges – sans âge, des jumelles déjà marquées par le turbin...

Combien serons-nous à nous mobiliser pour aider le ou la bientôt-mort·e à partir sereinement ?

Une vieille dame assistée d'une canne clopine jusqu'au fauteuil le plus proche, à droite du mien. Elle a l'air si usée. Qu'est-ce qu'il peut bien lui rester à donner ? J'entends Mom me grogner à l'oreille, comme si elle était perchée sur mon épaule : « Garde ton avis pour toi, Valène ! Tu as

la langue trop bien pendue. » Sa tête, tiens, si je vendais ma langue...

Impossible d'être solennelle. Le stress, je suppose.

Ma vieille voisine me jette un regard aigu. Ses yeux clignent de la main posée sur mon estomac aux sacs en papier près des accoudoirs.

Je déglutis.

Elle me sourit. Finalement, elle n'est peut-être pas si âgée, mais sa peau, sa posture, tout en elle trahit l'usure de celle qui a vendu jusqu'à la trame. Je glisse mes doigts sous mes cuisses pour ne pas m'arracher les ports. Je ne veux pas finir comme ça. Ni comme Mom.

Je lui retourne ce que je sais être un rictus. Je ne peux pas faire mieux.

La dernière bénévoles tâtonne de sa canne blanche jusqu'à l'emplacement qui reste. Je me demande comment elle fait pour ne pas se cogner dans ce lieu inconnu. Je suis bête. Peut-être qu'elle est déjà venue... Enfin, la méca scelle l'énorme porte métallique d'un tour de volant.

Mon cœur bat à l'intérieur de ma bouche. Pourtant, j'ai effectué les contrôles quotidiens, je sais que mon palpitant est en parfaite santé. Comme l'intégralité de ce corps d'ailleurs. C'est bien le moins, vu le soin que je lui porte. Entre mon hérédité et le programme auquel je l'astreins, il est parfait. Littéralement. Je pourrais tout vendre, niveau physio. C'est précisément ce qui terrifie Mom. Depuis qu'on m'a posé mes ports, elle m'assomme de recommandations H24 : « Commence par des séances courtes pour voir comment tu encaisses. Les dons physios sont moins

pénibles que les psychos si tu es en forme. Dans la famille, le cœur est un point fort et ça reste une valeur sûre. » Bla. Bla. Bla.

Chaque fois c'est le même discours, dans le même ordre. Chaque fois je me retiens de lever les yeux au ciel car il y a un organe qu'elle ne mentionne jamais alors qu'il s'est toujours interposé entre nous : sa grosse baudruche d'utérus. La plupart du temps, cette précaution naïve m'afflige autant qu'elle m'attendrit, mais depuis trois semaines que j'attends que les implants cicatrisent, ça me rend hystérique. Pfff ! Bravo pour l'adjectif, Valène ! Sérieux, à mon âge, comment peut-elle encore croire que son silence me préserve ?

Un bruit désagréable me tire de mes ruminations. La méca replie la paroi, au fond de la salle, et tous les visages se tendent vers la vitre. Les fauteuils disposés en arc de cercle nous offrent une vue imprenable sur celle que nous allons aider à partir. Une femme beaucoup plus jeune que je ne l'imaginai, branchée par tous ses ports à l'antique Phyz qui maintient ses organes vitaux en état de marche. Ceux qui restent en tout cas. Il faut bien qu'elle meure de quelque chose, je suppose, mais d'ici, je ne distingue pas ses tatouages.

Je passe en revue les autres auxis, tâchant de deviner ce qu'ils vont offrir. Ma vieille voisine plisse les paupières. Ce ne sera pas elle qui prêtera ses yeux à la bientôt-morte. En face de moi, la femme enceinte continue à caresser la peau tendue de son ventre. Le va-et-vient râpeux m'exaspère. Si ça la démange, qu'elle hydrate ! Cette réflexion

pousse encore ma tension d'un cran. Les douze grossesses de Mom m'ont inculqué des connaissances dont je me passerais bien. Tiens, la femme en surpoids a fermé les yeux, mitaines croisées sur son estomac. Les jumelles se tiennent la main. L'aveugle a déjà remonté ses manches et moi, je transpire à grosses gouttes.

Je reporte mon attention sur la machine à laquelle on va bientôt nous accorder. Son design crie son âge, mais elle semble parfaitement entretenue. Qu'est-ce qu'il se passerait si un Phyz plantait pendant la cérémonie, ou quand les Occis nous pompent les organes ? L'idée me soulève l'estomac et tapisse ma trachée d'un jet acide. J'expulse une violente quinte de toux et fixe mes ongles enfoncés dans le vinyle amorti des accoudoirs. Pas envie d'affronter les regards.

À mesure que la méca fait le tour des auxis, les rideaux se ferment, le temps qu'elle apparie chaque bénévole à la machine vampire.

Bientôt à moi.

Je me cramponne à mon siège et à l'idée que je suis là de mon plein gré. Que j'ai bataillé, même, pour intégrer ce rituel. Et ça n'a pas été une mince affaire. Finalement, la ténacité de Mom peut avoir du bon. Mon sourire intérieur s'efface. Dire qu'elle pense que je suis en train de mettre mes organes sur le marché du travail ! Cela étant, il va bien falloir que je m'y colle. Pas question qu'elle se fasse engrosser une treizième fois. Même si son utérus vaut de l'or et que j'en suis la preuve vivante, comme elle s'amuse à le répéter.

Je m'ébroue, jette un œil machinal vers la future parturiente, en face. Pour qui sera l'enfant ? Elle ou quelqu'un d'autre ? Mais son rideau est fermé, lui aussi. Après les jumelles, ce sera à moi. Je pivote vers la baie derrière laquelle trône le Physz. Les proches de la bientôt-morte ont rempli l'espace et attendent que notre don lui prête vie, le temps des adieux. Ils ne nous voient pas, mais grâce à la vitre sans tain, je peux m'oublier un moment à les observer.

Le plus jeune me ressemble mais je ne tarderai pas à être aussi usée que les plus âgés d'entre eux, si j'atteins jamais ce stade. Leurs traits marquent l'attente, voire une forme de curiosité pour certains. Peut-être est-ce leur premier Départ ?

Une fillette turbulente dont l'afro est maintenue par un joli bandeau tente d'escalader l'un des longs bras du Physz. La structure arachnéenne ne tremble pas d'un millimètre mais l'une des adultes envoie la gamine au coin d'un index péremptoire. Elle soupire et s'assied à même le sol pour bouder, tête cachée dans les genoux. Sa vivacité et son innocence m'ont détendue.

J'achève de déprendre mes doigts du plastique dans lequel mon angoisse les a enfoncés quand la blouse bleue de la méca restreint sauvagement mon champ de vision. Mon cœur tambourine derechef dans ma gorge et mes oreilles. Je plaque la main sur mon sein gauche de peur que mon port tout neuf n'en jaillisse.

À mon tour.

La technicienne m'adresse un sourire avenant, tire le rideau d'un geste sec et efficace, me fixe sans rien dire.

Elle a vendu ses cordes vocales ou quoi ?

Je lui retourne son regard sans comprendre. Ça commence fort !

Coup de menton vers mon bonnet vissé jusqu'aux yeux.

Okayyyyyyy. C'est là que ça se corse.

Je l'ôte et elle fronce les sourcils.

« Où sont tes tatouages ? »

Je couine :

« Pas encore posés. Rendez-vous demain. »

Le courant d'air sur ma boule à zéro me glace. Hors de question que ça capote parce que les symboles de ce que je suis prête à vendre ne me balafrent pas déjà le front. Je me carre contre le dossier en tâchant d'ignorer ce traître de cœur qui improvise une macarena. C'est comme arracher un pansement. GO Valène !

Je plante mon regard dans les pupilles dures et raffermis ma voix :

« J'ai rendez-vous demain matin. Je voulais que cette première fois soit un don. Pas du servage déguisé en vol rémunéré. »

Quelque chose s'allume entre nous. Elle désigne mes mains.

« Fais voir tes ports. »

Je remonte mes manches et tends les poignets, creux vers le haut. Son nez se fronce devant les cicatrices encore rouges.

« T'as quel âge ? »

— Parce que vous pensez qu'il y en a qui se font poser ces saloperies avant leur majorité ? »

Ma sortie mouche notre complicité ténue. Elle me toise, glaciale.

« T'es pas une rebelle. T'es une idéaliste. T'as tellement le cul bordé de nouilles qu'il ne t'est jamais venu à l'idée que certains trichent ? Par nécessité. Pour offrir un peu de répit à leurs parents qui brûlent la chandelle par les deux bouts... »

Je baisse les yeux sur ses chaussures de sécurité et marmonne :

« La cicatrice du hub est plus belle. Et j'ai 16 ans depuis un mois.

— Le pire c'est que je te crois. Puis de toute façon, chuis pas flic. Mais fais gaffe, la prochaine fois, avant de sortir des âneries plus grosses que toi. »

Mes joues me cuisent mais je relève la tête et demande :

« Qu'est-ce qu'il reste ? »

C'est la coutume. Je suis la plus jeune. La vieille dame à ma droite a dû choisir en premier. Soudain, je réalise que les auxis ne se sont pas réparties au hasard, mais bien par âge décroissant. Ma voisine, nous supposant à juste titre elle la plus âgée et moi la plus jeune, s'est mise juste à côté : nous sommes le début et la fin de la boucle. Quelle ironie. Ma naïveté m'explose à la figure et fissure mon orgueil.

Je jette un œil craintif à la tablette que me présente la méca. On dirait que la bientôt-morte a vraiment bien préparé ce don. Je me concentre sur l'écran : l'odorat, le toucher, la mémoire, la vue et l'ouïe... Merde, tous les ports physios sont pris !

J'avance l'index vers l'unique symbole psy encore éteint : la sensibilité.

Ma main tremble tant que je la repose et la coince entre mes genoux tout aussi flageolants. S'il y a bien un truc que je n'avais pas imaginé troquer – ni pour une première fois

ni jamais d'ailleurs – c'est bien ma sensibilité. Mon hypersensibilité, pour être exacte. Celle-là même que je planque chaque jour de mon mieux. Je ne comptais pas me la faire tatouer non plus. Jamais !

Je m'attends à être houspillée par la méca en mode : « Tu te décides ? On n'a pas la vie devant nous », mais elle est moins brusque qu'il n'y paraît et demande :

« Quelque chose te préoccupe ?

— J'ai peur des scories. »

Elle lève un sourcil et je développe, ou plutôt je bafouille :

« L'idée que des bribes de quelqu'un d'autre se faufilent en moi contre mon gré et puissent refaire surface à n'importe quel moment, ça me terrifie. Je ne supporte pas de perdre le contrôle.

— Toi, t'as bouffé trop d'histoires de scories qui annihilent la volonté de leurs porteurs, n'est-ce pas ? »

Je pique un fard. Encore. Décidément, cette femme est trop perspicace. Il faut pourtant que j'y parvienne. Dans ce monde de merde, il y a pire que d'être vampirisée par les Occis : ne pas l'être du tout.

Je suis prise au piège. Je voulais que ma première fois soit un vrai don et je me retrouve à offrir ce que je n'aurais même jamais vendu. Ça m'apprendra. Naïve... Heureusement que personne n'a encore trouvé le moyen de pomper nos consciences !

« Écoute, je vois que c'est dur, mais les scories ne sont pas tout à fait ce que tu crois. Et dis-toi que si tu le fais... »

Elle donne un coup de menton vers la vitre derrière laquelle les gens s'impatientent – à moins que ce ne soit un effet de mon imagination ?

« ... Si tu le fais, tu faciliteras son départ pour ses proches. Tu lui offriras une mort digne. Elle l'a bien mérité. C'est pour ça que t'es là, non ? »

Je hoche la tête et débite :

« Notre mort est la dernière chose qui nous appartient. »

Derrière ma diction rendue mécanique par la peur, ma conviction se rallume et éclaire les traits de la méca. Effectivement, je ne suis pas ici pour ma seule petite personne.

« Vous allez brancher où ?

— Dans la nuque, bien sûr. »

J'attrape les tresses de ma grosse écharpe mais je tremble tant que la méca l'ôte à ma place, avec une vraie douceur. J'en fais une boule que je presse contre mon ventre.

J'aimerais bien voir ses tatouages mais sa frange les cache et, déjà, elle passe dans mon dos pour inspecter le port qui connectera mon cerveau à la bientôt-morte... et dans la foulée, à toutes les scories qu'elle risque de me refler. L'angoisse ! Nouveau renvoi bilieux.

Cette fois, je piétine mon orgueil et saisis un sac à vomi que j'ouvre grand, par précaution. Le papier craquant me trahit haut et fort mais autant ne pas en foutre partout.

À ma droite, les paroles de la vieille dame traversent le rideau :

« T'es-tu déjà demandé s'il n'existait pas aussi des scories positives ? On nous abreuve d'anecdotes horribles, mais tâche donc d'examiner l'idée. »

Mon « merci » sort dans un filet de voix. Pourtant, elle répond aussitôt :

« Je t'en prie. »

À tous les coups, c'est elle qui offre l'ouïe à la mourante.
 La tablette envahit de nouveau mon champ de vision et, cette fois, je presse le bouton avec conviction. La méca me gratifie d'un sourire et souffle sur sa frange. Le temps que les mèches auburn retombent, je distingue sur son front un symbole de mémoire, un deuxième de sang. Le dernier semble barré mais je n'en suis pas certaine. Trois tatouages seulement ? Comment fait-elle ? Ou alors, sa mémoire est aussi prodigieuse que le ventre de ma mère et les Occis se l'arrachent à prix d'or ? Ou bien elle sert une seule personne H24 ? En même temps, les Occis sont tellement rabougris qu'ils doivent en avoir besoin, de leurs souvenirs. Les scories étroitement associées à ce type de servage se rappellent aussitôt à moi et je me crispe de l'intérieur. Positifs, ces résidus d'altérité, vraiment ? J'ai la chair de poule.

« On y va », annonce la méca.

Et sans attendre de réponse, elle me branche.

Tout en moi s'immobilise, façon rocher.

Prête pour l'impact.

Qui ne vient pas.

Je guette.

Je connais si bien mon corps qu'aucun changement ne devrait m'échapper. En même temps, les deux claques successives encaissées par mon ego me poussent à la circonspection.

Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je jette un regard inquiet à la bientôt-morte.

Rien.

Puis sans prévenir, j'étouffe.

De loin, j'entends le papier du sachet se fendiller sous mes doigts, façon coquille d'œuf. D'instinct, je repousse l'étrangère qui n'en est pas tout à fait une. Je tire sur le fil invisible de mes émotions pour les conserver au chaud de mon corps.

Quelque chose me dit que si je continue, ça va casser.

Un remous de l'autre côté de la vitre. Je me concentre sur ce qu'il s'y passe.

La femme se meut. D'abord comme une marionnette, avec le soutien des bras du Phyz, puis seule. Son visage s'anime. Un regard brun et pénétrant se braque sur moi, fige mes poumons.

Respire, Valène. Elle ne peut pas te voir.

Je me suis rigoureusement abstenue de le dire, mais c'est mon premier Départ. Ma sidération est telle que, le temps d'un sursaut, elle me débranche de mon ego et je lâche prise, juste assez pour l'établissement complet du lien.

C'est comme si quelque chose se détachait, m'échappait pour rejoindre le cours d'une rivière. C'est presque doux.

L'émotion de la famille est palpable de l'autre côté.

La bientôt-morte fronce les sourcils. À l'évidence, chaque moment a été millimétré, alors pourquoi son grand front est-il tout froissé ? Je perçois sa contrariété. Elle s'agite, parle. Que se passe-t-il ?

Soudain, des haut-parleurs que je ne vois pas grésillent et ses mots résonnent dans et hors de mes oreilles. Ses premiers depuis un bail, sans doute. Mais pourquoi nous les destine-t-elle, à nous donneurs anonymes ?

« Merci pour votre offrande. Merci à toi, le ou la plus jeune, qui n'aura pas choisi ce que tu sacrifies. »

J'en reste pantoise. Sa reconnaissance devient la mienne et je m'abandonne au flux. C'est moins fatigant.

Elle jette un regard dur sur ses proches. Colère et pardon se disputent la vedette dans ma tête. Elle poursuit :

« Je ne voulais pas de cette cérémonie, mais puisque j'ai été ramenée contre ma volonté, ce sera ma dernière tribune. »

Elle glisse sa main dans celle d'une jeune femme qui doit être sa fille tant elles se ressemblent.

« Il y a tellement de choses que nous ne pouvons plus choisir, assène-t-elle, tellement d'injustices contre lesquelles il est épuisant d'élever la voix. Certes notre mort reste l'un de nos ultimes trésors mais seules la générosité, votre humanité et votre solidarité rendent ce dernier acte possible. Pour autant, cette condition d'esclave n'est PAS une fatalité. »

Comment n'ai-je pas reconnu ce visage plus tôt ? La rigidité morbide, sans doute.

« Ce n'est que le premier pas. Et ce n'est pas parce que ma mort a fait bouger les lignes qu'il faut se contenter de miettes. Battez-vous ! La liberté ne tombera pas du ciel. »

Elle serre la main de sa fille de toutes ses forces.

Le son est coupé.

Pendant que la bientôt-morte se tourne vers les siens, je rassemble les bribes de ce que Mom m'a annoncé hier au dîner. C'est lent, mais ça remonte. Une histoire de statut. Je l'écoutais à peine, trop concentrée sur aujourd'hui. Dommage. Ah, oui ! « C'est grâce au courage et au

sacrifice de cette femme que nous sommes enfin des serfs syndiqués. » Voilà ce qu'elle a dit. Étrange formule.

Je fixe la vitre autant que ma conscience poreuse. Ma perception du spectacle qui s'y déroule est comme amortie par une grosse épaisseur d'eau mais je capte, par ricochet, l'intensité de sa joie et j'en devine la raison : penchée sur son oreille, sa fille vient certainement de lui annoncer qu'on a gagné la grève ; sa grève. Elle ne sera pas morte de faim pour rien. Quand la mère serre sa fille contre elle une dernière fois, je me surprends à pousser dans leur direction ce que j'imagine comme un fleuve dont je forcerais le courant. Une alarme interne m'avertit de nouveau que ce n'est pas bon dans ce sens-là non plus.

Je rends sa liberté au flux.

Fatigue.

Mon attention sursaute quand un adulte, qui doit être son père, arrache la turbulente gamine du cou de la bien-tôt-morte. L'enfant hurle et sanglote. Socquettes et mollets se rebellent sous la jupe de circonstance. Elle se mouche sur le smoking. Malgré l'insonorisation, je lis ses cris sur ses lèvres : Ma-mie !

Je ferme les yeux.

Pauvre mouflette.

Tout en moi s'embrase. Je ne suis plus que révolte.

Mais est-ce la mienne ?

« Mamie ? Mamie ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Une main aux doigts tendres me caresse la joue. Je reviens au réel et m'ébroue.

« Ma plus vieille scorie. Désolée pour ta tasse, ma chérie. »

Les yeux de ma petite-fille s'écarquillent de curiosité tandis qu'elle rassemble les débris humides avec une balayette. Je lui tends un sachet tellement défroissé que le papier ne craque plus. Pourtant, chaque fois que je manipule un pochon de cellulose, je repense à ma fierté idiote d'alors : en fin de compte, je n'ai jamais vomi.

« Ce n'est qu'une tasse, mamie. Ce n'est rien.

— C'était ma préférée.

— Je t'en ferai une autre. »

Ma petite-fille emballe les fragments recyclables en mosaïque.

« Je t'accompagne à l'atelier. Prendre l'air me fera le plus grand bien.

— Et tu racontes l'Enragée ? »

Je grimace au surnom pompeux légué à mon amie par la postérité.

« Encore ? Mais tu as entendu cette histoire des dizaines de fois ! Et elle s'appelait Bar-ba-ra. »

Machinalement, je masse les vieilles cicatrices qui me balafrent les poignets. Certains jours, je sens encore mes ports...

« Mais je ne m'en lasse pas. Allez, mamie ! C'est difficile d'imaginer cette période, tu sais. Ça devait être tellement horrible !

— On était dedans. Aujourd'hui, c'est flagrant, mais à l'époque, vu de l'intérieur, on ne se rendait pas compte. Iels n'étaient qu'une poignée d'idéalistes, au départ, avec leurs rêves et leur grève. Quand sa mère est morte, Barbara a repris le flambeau, mais c'est le projet de servage sans

contact qui a vraiment mis le feu aux poudres. La lutte a pris de l'ampleur et moi, ma foi, je suis tombée dedans presque par hasard.

— Comment ?

— Barbara a cherché à savoir qui avait participé au Départ de sa mère. La cérémonie nous avait rapprochées. Ne fais pas cette tête. J'étais assez égoïste, au début, tu sais. Je voulais choisir ma première fois. Je me croyais rebelle sans réaliser que je trempais dans le système jusqu'au cou.

— Et ça ne s'est pas passé comme prévu. »

La fierté qui brille dans les yeux de ma petite-fille m'attendrit.

« On peut dire ça. Mais ça aurait pu tomber sur n'importe qui d'autre.

— Peut-être, mais tu as fait tes choix. »

Elle effleure mon front dépourvu de tatouages.

« Je n'arrête pas de me demander ce que j'aurais fait, à ta place. »

Nous traversons la forêt-jardin en silence. C'est la fin de la journée. Il nous faut contourner les seaux et les paniers remplis de figues tardives, de pommes et de coings ; éviter les échelles en haut desquelles les jeunes perchent des lampions dans les arbres.

Des ribambelles de mioches surexcités se poursuivent entre les troncs. J'effleure du regard leurs nuques et leurs poignets. Aucun dispositif barbare ne poinçonnera jamais leur chair.

Nous entrons dans la recyclerie exceptionnellement déserte puisque tout le monde s'affaire dans la cuisine communautaire pour le banquet.

Pendant que ma petite-fille répartit les tessons de porcelaine par taille et par couleur dans les casiers, je m'attarde sur le passé. Barbara... Elle était plus âgée que moi. Le sacrifice de sa mère l'avait dégoupillée comme une grenade, mon « enragée ».

Le dernier morceau de céramique tinte contre ses semblables.

« Tu sais, chérie, la seule raison pour laquelle ce surnom m'agace, c'est parce qu'il m'a échappé.

— Quoi ? C'est toi qui l'as baptisée comme ça !

— Trente ans de lutte et de solidarité, ça rapproche !

— Elle te manque ?

— Terrible.

— Je pourrais t'enregistrer ?

— Il faut laisser les vieilles histoires derrière nous et avancer, poursuivre ce qu'on a commencé ici, rester vigilantes.

— Et donc en garder trace !

— Tu es aussi têtue que ta grand-mère. »

Ma jeune accompagnatrice pose un châle gorgé de sa chaleur sur mes épaules.

« Tu sais, mamie, je suis tellement fière de porter ton prénom.

— Je ne suis pas certaine que ce soit ce que ta mère ait fait de mieux, mais je suis heureuse qu'il te plaise, ma Valène. »

Quelque part dans le soir, la cloche du repas sonne enfin. Valène la jeune bat des mains et trépigne.

« Joyeuse fête des affranchis, mamie ! »

Pas étonnant que mes vieilles scories aient choisi cette date pour revenir me hanter. Peut-être que Valène a raison de vouloir en conserver la trace...

Soudain, pressée d'arriver à la fête, ma petite-fille s'arrime aux poignées de mon fauteuil et dévale dans l'allée. Les gravillons giclent sous ses semelles. La vitesse me grise et nos éclats de rire se mêlent aux paillettes multicolores des lampions qui illuminent notre chemin.

« Allez zou, mamie ! On va danser ! »



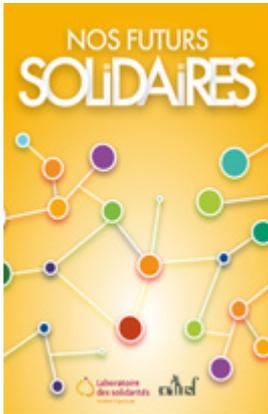
SOLIDARUM.ORG

Base de connaissances pour
l'invention sociale et solidaire



**Laboratoire
des solidarités**

Fondation Cognacq-Jay



Cette nouvelle de science-fiction est tirée du livre *Nos futurs solidaires*, disponible en librairie depuis le 18 mars 2022. Il est coédité par ActuSF et le Laboratoire des solidarités de la Fondation Cognacq-Jay, dont il est l'une des publications.

Outre quatre moments de réflexion sous forme de conversations sur la notion de solidarité, ses récits et ses visions du futur, il propose quatorze nouvelles de science-fiction autour des formes et paradoxes de l'inclusion de demain, de l'entraide et du vivre-ensemble, de la précarité et de nos

vulnérabilités, des nouvelles façons de cohabiter et de l'écologie solidaire, de l'attention à l'autre et de l'accès de toutes et tous à la santé...

Ses autrices et auteurs : Vincent Borel, Sabrina Calvo, Chloé Chevalier, Philippe Curval, Anne-Sophie Devriese, Catherine Dufour, Léo Henry, Régis Antoine Jaulin, Sylvie Lainé, Li-Cam, Norbert Merjagnan, Audrey Pleynet, Michael Roch et Ketty Steward.



Image d'ouverture :

Kristina Schuldt, *Loading*, 2017, huile et tempera sur toile, 40 x 30 cm.

© Galerie Eigen + Art, Leipzig et Berlin, photos : Uwe Walter, Berlin.



En savoir plus